

Dubois, Jean Baptiste
Le prisonnier pour dettes

J. B. Dubois

Le prisonnier pour dettes
ou
le portrait

1801.

LE PRISONNIER POUR DETTES,

OU

LE PORTRAIT,

COMÉDIE-VAUDEVILLE,

EN UN ACTE,

Par J. B. DUBOIS.

Représenté, pour la première fois, sur le Théâtre des Troubadours, le 15 Fructidor, an 8.



A PARIS,

Au magasin de pièces de Théâtres, rue des Prêtres-S.t-Germain-l'Auxerois, n.° 44, en face de l'Eglise.

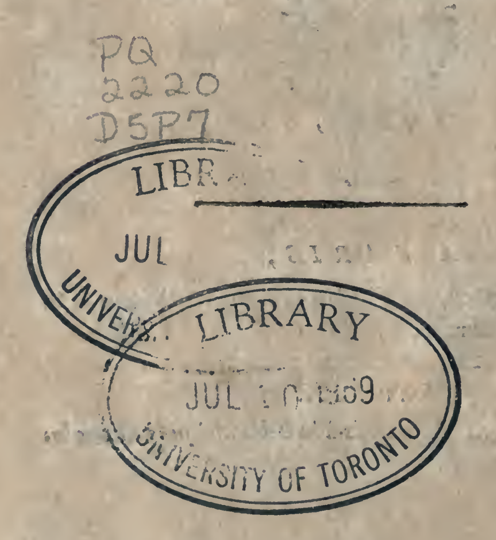
AN IX.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
SAINVILLE, oncle d'Amélie,	*Saint-Léger.*
AMELIE,	*M.me Bally.*
EDOUARD, amant d'Amélie, et peintre,	*Fréderik.*
GERMAIN, valet de Sainville,	*Léger.*

COUPLET D'ANNONCE.

Air : *J'ai vu long-temps, dans mes voyages.*

Un prisonnier, dès qu'il s'acquitte,
Est rendu libre avec raison.
Au contraire, le nôtre invite
A le laisser dans sa prison.
Oui, si votre ivresse est complette,
Gardez-vous de le renvoyer;
Que plus il vous paîra sa dette,
Plus il soit votre prisonnier.



LE PRISONNIER POUR DETTES,

OU

LE PORTRAIT,

COMÉDIE-VAUDEVILLE,

EN UN ACTE.

SCÈNE PREMIÈRE.

SAINVILLE, GERMAIN.

SAINVILLE.

Eh bien, Germain, mon peintre va-t-il venir ache mon portrait?

GERMAIN.

Oui, mon cher maître.

SAINVILLE.

Lui crois-tu du talent à ce jeune Edouard?

GERMAIN.

Je fais plus que de lui en croire; je lui en trouve, et beaucoup.

SAINVILLE.

Tu as été chez lui; paraît-il à son aise?

GERMAIN.

Mais, il a l'aisance d'un peintre.

SAINVILLE, *riant.*

Ah! ah! ah! ah!

GERMAIN.

(N°. 1.) Air *du vaudeville de l'Emprunt forcé.*

Oui, sans être dans l'opulence,
Il est à son aise chez lui.

SAINVILLE.

Des peintres connois-tu l'aisance,
Sur-tout l'aisance d'aujourd'ui?
Un lit, une table, une chaise,
Voilà leur bien. Tu vois, hélas!
Qu'ils sont chez eux fort à leur aise;
Leurs meubles ne les gênent pas.

GERMAIN.

Il faut cela : ils n'ont rien à déranger dans leur chambre, pour juger de l'effet du tableau.

SAINVILLE.

Tu m'avoueras qu'on est bien fou de suivre une telle carrière ?

GERMAIN.

Est-on maître de cela ?

(N.° 2.) AIR *du vaudeville de la Revue de l'an six.*

Vers les arts, part un goût inné,
Chacun, au sortir de l'enfance,
Se voit follement entraîné,
Et poursuit cette aimable chance,
Bientôt on en voit les hasards,
On gémit d'avoir pu la suivre.

SAINVILLE.

C'est cela. Décidément Édouard?....

GERMAIN.

Est dans une une honnête médiocrité.

SAINVILLE.

Tant mieux.

GERMAIN.

Comment ! tant mieux ? . . .

SAINVILLE.

Il faut dire cela à ma nièce Amélie.

GERMAIN.

Pour qu'elle raison ?

SAINVILLE.

Tu ne t'es donc pas apperçu qu'elle voit le jeune peintre avec un plaisir qui dénote presque . . .

GERMAIN, *avec ironie.*

De l'amour ? non, je n'ai pas vu cela.

SAINVILLE.

A l'heure qu'Edouard vint pour prendre sa séance avec moi, j'ai remarqué qu'elle était là.

GERMAIN, *avec ironie.*

En effet, cela m'avait échappé.

SAINVILLE.

Et que si Edouard tardait une minute à venir, l'inquiétude . . .

GERMAIN, *avec ironie*

Oui, ces oncles, rien de caché pour eux . . . . ils voient tout . . . (*A part.*) Ce qu'on leur laisse voir.

SAINVILLE.

Je suis fin.

GERMAIN.

Des oncles, ça ne s'attrappe jamais.

SAINVILLE.

J'ai pourtant donné dans le panneau.

GERMAIN.

Vous ? impossible !

SAINVILLE.

Ne vois tu pas que mon portrait, demandé si instamment par ma nièce, n'étoit pas une preuve de son amour pour moi, mais bien un prétexte pour introduire Edouard ici.

GERMAIN.

Ah ! vous devinez tout. (*A part.*)Quand c'est fini.

SAINVILLE.

A propos. (*Il le prend par l'oreille*)

GERMAIN.

Quoi donc . . . mon maître ?

SAINVILLE, *le tenant toujours.*

C'est toi qui me l'as indiqué ce peintre. Serais-tu d'intelligence ?

GERMAIN.

Moi ? Ah . . . . moi ? Je desservirais trente nièces pour obliger un oncle.

SAINVILLE, *lui donnant une bourse.*

Ils paient, les oncles, n'est-ce pas ? . . .

GERMAIN.

C'est vrai. (*A part.*) Ils paient pour qu'on les trompe.

SAINVILLE.

Tu me promets donc, pour dégoûter Amélie de ce peintre, de lui dire qu'il est dans la misère : les femmes n'aiment pas les amans pauvres.

GERMAIN.

C'est comme nous.

SAINVILLE.

(N.° 3.) AIR *du mur mitoyen:*

Telle femme qui te chérit,
Amour, grace à ton opulence,
En te voyant dans l'indigence,
Te retireroit son crédit...
D'un air de pitié, je soupçonne

Qu'on la verroit te regarder.

GERMAIN.

Eh bien !... Amour !
Elle te donneroit l'aumône,
Au lieu de te la demander.

SAINVILLE.

Il a raison... Voici Amélie... Je te laisse avec elle... Mais que l'on m'avertisse dès qu'Edouard entrera. *(Amélie entre.)*

SCÈNE II.

GERMAIN, AMÉLIE.

AMÉLIE.

GERMAIN ?

GERMAIN.

Mademoiselle.

AMELIE.

Tu n'as rien à me dire ?

GERMAIN.

Et vous ?

AMELIE.

Commence.

GERMAIN.

Allons donc, et ma pudeur ! Croyez-vous que je vais le premier vous parler de votre amant ? non, mademoiselle ; d'ailleurs, votre oncle qui paie, m'a défendu de vous dire....

AMELIE *lui donne de l'argent.*

Tiens.

GERMAIN.

Que le jeune Edouard alloit venir.

AMELIE, *avec joie.*

Il va venir !

GERMAIN, *la contrefait.*

Il va venir ! oui, pour achever votre portra

AMELIE.

Dis donc celui de mon oncle.

GERMAIN.

Et le vôtre.

AMELIE, *à part.*

Je m'en doutois.

GERMAIN.

Vous ne saviez pas cela ?... Je vous croyois dans le secret.

AMELIE.

Explique-toi.

GERMAIN.

(N.° 4.) AIR *d'Abufar.*

Quand le jeune Edouard ébauchait
De votre oncle le vieux visage,
Son regard amoureux cherchoit
A ravir votre jeune image.

AMELIE.

Une telle ruse paroît.
Un peu contraire à la sagesse.

GERMAIN.

Quand on attrape un oncle, c'est
Le moment de saisir la nièce.

AMELIE.

Est-il ressemblant, mon portrait ?

GERMAIN.

Il est joli.

AMELIE, *embarrassée.*

En ce cas...

GERMAIN.

Il vous ressemble.

AMELIE.

Germain, tu es galant.

GERMAIN.

C'est un reste de l'ancien temps.

AMELIE.

Mais, Germain, j'ai une inquiétude.

GERMAIN.

Quoi donc? *(Edouard paroît)*

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, EDOUARD AMÉLIE.

(N.° 5.) AIR. *Lorsque vous verrez un amant.*

LORSQU'IL fit ce tableau, j'étois,
Peut-être, ou chagrine, ou maussade;
J'avois alors le teint mauvais....
Je m'en souviens, j'étois malade.
Mon cher Germain, je crains, hélas!
D'avoir négligé ma parure....

EDOUARD.

Ah! Vénus a bien plus d'appas
Quand elle n'a que sa ceinture.

(*Amélie reste confuse.*)

GERMAIN.

Comme ces femmes savent jouer un modeste embarras... Les voilà toutes! effroi sur le visage; et plaisir dans le cœur.

EDOUARD, *montrant à Amélie son portrait.*

Vous me pardonnez cette ruse?

GERMAIN.

Tout ce qui est fait, une femme le pardonne.

EDOUARD.

Vous me pardonnez aussi l'amour qui me l'a inspiré?

AMELIE.

Edouard...

EDOUARD.

(N.° 6.) AIR *de Piccini.*

Ce portrait fut fait par l'amour,
Aussi chaque trait le respire;
Les yeux l'expriment sans détour,
Et la bouche semble le dire.
Ce front décèle avec pudeur
Un feu constant que je partage;
Pour le peintre, que votre cœur
Soit d'accord avec votre image.

GERMAIN.

Je gage qu'elle répondra,

AMELIE.

Même air.

Un tel aveu touble mon cœur ;
Il semble même le confondre ;
Mais il est si doux, si flatteur,
Pourrai-je donc n'y pas répondre ?
Si guidant vos pinceaux charmans,
L'amour règne dans cet ouvrage ;
J'éprouve Édouard, en ces momens
Que je ressemble à mon image.

GERMAIN.

Voici une déclaration qui fait image ; c'est malheureux que l'oncle ne vienne pas, la surprise feroit tableau.

(*Ici Sainville paroît, il écoute sans se montrer.*)

EDOUARD.

Amélie, pour achever votre portrait, j'ai besoin d'une séance entière ; comment ferons-nous ? Je veux que ce joli visage ait le fini que la nature lui a donné.

GERMAIN.

L'oncle aussi a le fini ; mais c'est celui que donne l'âge... Ah ! ça, dépêchez-vous de conspirer.

AMELIE.

Comment ferons-nous ?

EDOUARD.

Ecoutez ; quand votre oncle sera dans ce fauteuil, venez sans qu'il vous entende, vous placer derrière lui.

GERMAIN.

C'est cela.

AMELIE.

S'il me voit ?

EDOUARD.

Venez bien doucement. (*On entend l'oncle tousser.*)

GERMAIN.

Je l'entends ; sauvons-nous.

EDOUARD.

Soyez de parole.

(*Amélie et Germain sortent.*)

SCÈNE IV.

EDOUARD, SAINVILLE.

SAINVILLE.

Jeune homme, je suis à vous... prenez bien toutes vos dimensions, ne perdez pas un coup-d'œil, vous n'aurez plus votre modèle ; c'est aujourd'hui la dernière séance, je vous en préviens.

EDOUARD.

Je n'en exigerai pas davantage.

SAINVILLE.

(N. 7.) Air *On peut encore, malgré l'envie.*

Chaque jour c'est une séance,
Depuis trois mois, vous le savez ;
Et si j'ai de la patience,
Mon cher peintre, vous l'éprouvez.
Pendant ce temps vous pouviez peindre
Tous les dieux du divin séjour.

EDOUARD.

J'ai pu, je vous le dis sans feindre,
Ebaucher à peine l'amour.

SAINVILLE.

Oui-dà ! ... commençons ; où voulez-vous que je me place, pour que je sois plus commodément pour vous, (*A part.*) et pour ma nièce ?

EDOUARD.

Mais, comme cela, de face.

SAINVILLE.

Ah ! de face. En effet, je crois que c'est la meilleure position pour vous. (*Il va mettre le fauteuil contre le mur.*)

EDOUARD.

Non, non ; éloignez-vous du mur.

SAINVILLE.

Je serois mieux le dos appuyé.

EDOUARD.

Du tout, vous seriez dans une attitude...

SAINVILLE.

Qui vous contrarieroit : allons, me voici isolé... croyez-vous l'intervalle assez grand, entre le mur et ce fauteuil ?

EDOUARD.

Mais, oui.

SAINVILLE, *à part.*

C'est heureux (*Haut*) Allons, à l'ouvrage, commencez... Que diable cherchez-vous ?

EDOUARD, *cherchant Amélie.*

Il me manque quelque chose. (*Amelie paraît.*)

SCENE V.

LES MÊMES, AMELIE.

SAINVILLE, *veut se lever.*

QUEST-CE qui vous manque ? je vais le chercher.

EDOURD, *le retient.*

Il ne me manque plus rien ; restez,

SAINVILLE, *à part,*

La voici : elle est derrière moi.

EDOUARD.

Ne vous dérangez pas, de grace.

(*Il se fait un moment de silence, pendant lequel Amélie fait des signes auxquels Edouard, en peignant, repond le mieux qu'il peut.*)

SAINVILLE, *riant.*

Vous devez être content de ma complaisance ?

EDOUARD.

Très-content ; vous êtes dans une situation qui me laisse distinguer jusqu'au moindre trait.

SAINVILLE.

Aussi, vous y mettez de l'action ; mais on dirait que vous ne me regardez pas.

EDOUARD.

Pardonnez-moi, je vous fixe.

SAINVILLE.

A présent ; mais tout-à-l'heure, vous regardiez au-dessus de ma tête.

EDOUARD.

Non, je vous assure....

SAINVILLE.

Si fait. (*Il lève la téte en arrière ; Amélie se baisse derrière le fauteuil.*) Elle s'est sauvée.

EDOUARD, *à part.*

Maudit oncle.

AMELIE, *à part.*

Je tremble.

SAINVILLE, *à part.*

Elle y est toujours. (*Haut.*) Eh bien, fixez-moi donc.

(N.° 8.) Air : *Du bien que l'on en dit.*

Dans mes yeux cherchez donc le trait
Qui rendra la toile vivante.

EDOUARD.

Ne craignez rien, dans ce portrait,
La figure sera parlante.

SAINVILLE.

Le regard ?

EDOUARD.

Est joyeux et doux.

SAINVILLE.

La bouche ?

EDOUARD.

Le desir l'enflamme.

SAINVILL, *riant.*

Mais, mon cher peintre ; y pensez-vous ?
Vous allez donc me peindre en femme.

Même air.

EDOUARD.

On ne saurait, sans contredit,
Présenter plus de ressemblance.

SAINVILLE.

Aussi, votre œil charmé saisit....

EDOUARD.

Jusques à la moindre nuance.

SAINVILLE.

Ce portrait doit être....

EDOUARD.

Joli.

Quel air de candeur, de sagesse !

SAINVILLE, *riant aux éclats.*

On ne peut mieux, mon cher ami,
Faire le portrait de ma nièce.

(*Il attrappe Amélie derrière le fauteuil.*)

AMELIE, EDOUARD.

O ! ciel !

SAINVILLE.

Eh bien ! ah ! ah ! ma petite nièce, mon petit peintre. *Mettez-vaus de face. Ne vous adossez pas au mur. Il me manque quelque chose. Ne vous dérangez pas.*

EDOUARD.

Quoi ! vous saviez ?...

SAINVILLE.

Oui, je savais... Que croyez-vous à présent qu'il me reste à faire ?

AMELIE.

(N.° 8.) Air : *Aglaé veuve.*

Quand d'une fille un bon père
A pénétré les secrets,
Il se met bien en colère,
C'est naturel, je le sais.
Mais bientôt, plein de clémence,
Il envoie avec douceur,
A l'Amour en pénitence,
L'Hymen pour consolateur.

SAINVILLE.

En vérité ! ma nièce, laisse-nous un moment.

AMELIE.

Je crois qu'il fera de même. Adieu, mon petit oncle.
(Elle sort.)

SCÈNE VI.

EDOUARD, SAINVILLE.

SAINVILLE, *à part.*

TACHONS d'attraper le portrait de ma nièce. *(Haut.)* Vous êtes de l'avis d'Amélie ?

EDOUARD.

Toujours.

SAINVILLE, *ironiquement.*

Toujours. Ces bons jeunes gens, comme ils s'aiment ! Voyons le portrait.

EDOUARD, *lui montrant le sien.*

Le voici.

SAINVILLE.

Eh non ! celui de ma nièce.

EDOUAD, *à part.*

Méfions nous. *(Il le lui montre.)*

SAINVILLE.

Lâchez donc.

EDOUARD.

Mais...

SAINVILLE.

Lâchez. (*Il le lâche.*) Elle est ressemblante, oui, c'est bien elle; c'est très-joliment peint.

EDOUARD.

Air : *Vous devez être tout meurtri?*

Pour faire ce portrait charmant,
Il ne fallait pas être Appelle ;
Il ne fallait pas de talent,
J'avais le plus rare modèle.
Comment, avec des traits si beaux,
Offrir une image imparfaite ?
L'Amour enchantait mes pinceaux,
Le plaisir tenait ma palette.

SAINVILLE, *s'en allant.*

Mon cher, je vous remercie.

EDOUARD.

Comment !

SAINVILLE.

Vous me faites-là un vrai cadeau.

EDOUARD.

Mais...

SAINVILLE.

Je vais sur-le-champ le placer dans mon cabinet.

EDOUARD.

Ecoutez-donc, ce n'est pas pour vous...

SAINVILLE.

Charmant rival ! qui me donne le portrait de ma future. En revanche, je vous laisse le mien.

EDOUARD.

Belle revanche.

SAINVILLE.

La nièce vous eût distrait, l'oncle vous fera réfléchir.

EDOUARD.

J'aime les distractions. Rendez-moi...

SAINVILLE.

Sans revoir, jeune homme, sans revoir. Aujour-

d'hui j'admire la copie, demain j'épouserai l'original....
N'oubliez pas d'emporter mon portrait ?

EDOUARD.

Je n'en veux pas

SAINVILLE.

Petit cruel ! tu refuses mes dons.

EDOUARD.

Je n'en veux pas.

SAINVILLE.

Eh bien ! je n'en veux pas non plus.

EDOUARD.

Vous me l'avez commandé.

SAINVILLE.

C'est vrai; mais il ne me paraît pas très-ressemblant.

EDOUARD, *avec une colère ironique.*

Au contraire... Voyez-vous sur ces lèvres ce sourire sardonique... dans ces yeux, cette malice outrée : sur ce front, ce nuage épais; dans toute la tête, cet air dur, inflexible; Vous êtes on ne peut plus ressemblant.

SAINVILLE.

Ecoutez, Edouard; c'est que vous m'avez peint dans un moment où un jeune séducteur cherchait à m'enlever ma nièce; mais à présent que le petit monsieur est découvert, que je ne crains plus rien; mes yeux sont contens, mon front est serein, mon air jovial... Vous voyez bien alors que le portrait ne me ressemble pas.

EDOUARD.

Trève de plaisanterie...... Le voilà, prenez-le; et veuillez vous acquitter envers moi.

SAINVILLE.

Je vous en fais présent.

EDOUARD.

Songez que c'est mon état.

SAINVILLE.

Je vous paie en procédés.

DUO.

SAINVILLE.

Acceptez ce joli présent,
Qu'amitié voudrait bien vous faire.

EDOUARD.
Qu'ai-je besoin de ce présent !
En ce moment peut-il me plaire ?
SAINVILLE.
C'est lui jouer un tour piquant ;
Je devais prendre cette image.
EDOUARD.
Me prendre cette heureuse image !
Mais pourquoi donc, en ce moment
Me ravir jusqu'à son image ?
SAINVILLE.
Vous vous plaignez injustement ;
Si je le prends, je laisse un gage.
EDOUARD.
Rendez à mon amour extrême,
Rendez, rendez ce portrait enchanteur.
SAINVILLE.
Non, c'est en vain ; de ce que j'aime
Il n'aura pas l'image sur son cœur.
EDOUARD.
Quel contre-tems ! il ôte à mon amour
Jusqu'au portrait de mon amie.
SAINVILLE.
Heureux moment ! croyait-il en ce jour
Peindre pour moi son Amélie ?

SCÈNE VII.

EDOUARD, *seul.*

MAUDIT oncle... A quoi cela sert-il un oncle ? à surprendre des amans, à ravir des portraits chéris, à vous persifler... Rien de détestable comme un oncle, sur-tout quand il a une jolie nièce.

(N.° 10.) AIR *de Marcellin.*

Faut-il auprès de la beauté,
Trouver des oncles, ou des pères,
Qui tous, avec ténacité,
A votre désir sont contraires.
Amour, quand ton pouvoir nouveau,
Nous conduit vers la jeune fille,
Tu devrais, avec ton bandeau,
Aveugler toute la famille.

SCÈNE

SCÈNE VIII.

EDOUARD, GERMAIN.

GERMAIN.

Eh bien ! jeune peintre ?

EDOUARD.

Tout est découvert ; il m'a pris le portrait d'Amélie, et je suis renvoyé.

GERMAIN.

Je pourrais bien l'être aussi par contre-coup, et ce serait pour vous.

EDOUARD.

Pauvre garçon !

GERMAIN.

Que deviendrais-je ?

EDOUARD.

Je te prendrai avec moi.

GERMAIN.

Moi, valet d'un peintre... fi donc ; il me souvient du tems où j'étais valet d'un poëte. J'étais devenu maigre, maigre.... comme le poëte lui-même .... Ah ça, vous n'avez plus aucun espoir ?

EDOUARD.

Aucun ; mais je veux me venger, non de ce qu'il ne m'a pas payé, mais de ce qu'il m'a pris mon portrait.

GERMAIN.

Oui, vengez-vous... Attendez... faites contre lui un vieux calembourg.

EDOUARD.

Allons donc, c'est la vengeance d'un sot.

GERMAIN.

Une épigramme sanglante.

EDOUARD.

C'est la vengeance d'un poltron méchant.

GERMAIN.

Eh bien ! une bonne calomnie.

EDOUARD.

Me prends-tu pour un faiseur de libelles ?

GERMAIN.

Comment donc vous vengerez-vous ? On ne se venge plus que comme cela à présent... Ah ! oui, tenez, faites un tableau satyrique comme celui de *Danaë*.

EDOUARD.

J'aurois pu en menacer Sainville ; mais je ne l'aurois pas fait.

(N.° 11.) AIR *de Champagnac*.

Peintres, ah ! quelques soient les torts
Qu'on ait envers votre mérite,
Faut-il que, par des traits si forts,
A vous venger on vous excite.
Le peintre ternit ses couleurs,
Dès qu'une femme est sa victime;
Quand son pinceau noircit les mœurs,
Sa vengeance devient un crime.

GERMAIN.

Mais, comment donc vons vengerez-vous?... Ah! la belle idée!... Envoyez ce portrait en prison: cette figure-là vous doit.

EDOUARD.

Singulière idée !... Mais... Il m'en vient une plus singulière encore. Que je t'embrasse....

GERMAIN.

Ne m'étouffez pas ;... ce n'est pas sur moi qu'il faut vous venger.

EDOUARD.

Germain, donne-moi mes pinceaux.

GERMAIN.

Les voilà.

EDOUARD.

Tu vas voir ... Non, Sainville pourroit venir ... Il me surprendroit ; je vais chez moi.... Germain, j'aurai besoin de tes services.

GERMAIN.

Je suis à vous. (*Il tend la main, Édouard le paie.*)

EDOUARD.

Tu devines mon projet.

GERNAIN.

Pas encore ... Je ne m'en doute pas.

EDOUARD.

Je vais sur ce portrait, que Sainville n'a pas voulu

me payer, et que... Je te dirai cela ; j'entends quelqu'un, sortons. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IX.

AMÉLIE, *seule.*

IL fuit lorsque j'entre : il est aimable ; comme il avoit l'air joyeux en sortant ; tant mieux, c'est qu'il a quelque bon projet en tête. Ah ! il faudra qu'il soit bien adroit pour tromper mon oncle.

(N.° 12). AIR *de Leonore*, ou *l'Amour conjugal.*

Oui, mon amant, ce cher Edouard,
Jouera mon oncle avec adresse ;
Aussi, j'espère tôt ou tard
Appartenir à sa tendresse.
Soyons époux sans hésiter ;
Etre amans, ce n'est que goûter
La moitié d'un plaisir extrême.
L'amour, dans la tendre saison,
Du bonheur n'est que le bouton ;
Mais l'hymen est la rose même.
Ah ! que cette rose a de prix,
En dépit de ces infidèles !
Oui, chaque jour, mon œil surpris
Lui verra des grâces nouvelles :
C'est donc en vain que l'on me dit,
Qu'elle se fanne et se flétrit
A l'instant même qu'on la cueille.
Non, non, pour des époux constans,
Rose d'hymen dure long-temps,
Si leur main doucement l'effeuille.

Ah ! voici mon oncle.

SCÈNE X.

AMÉLIE, SAINVILLE.

SAINVILLE.

TON joli portrait est attaché dans mon cabinet.

AMELIE.

C'est bien là sa place.

SAINVILLE.

(N.° 13.) AIR: *Fidèle époux.*

Dans mon étude je te place,
Au milieu des livres savans,

AMELIE.

Mon cher oncle, je vous rends grace,
C'est un endroit des plus charmans.

SAINVILLE.

C'est qu'auprès d'une aimable femme,
Etudier est un bonheur,
Puisque notre esprit et notre ame
Auprès du fruit trouve la fleur.

AMELIE.

C'est dommage que ce soit un oncle qui dise cela.

SAINVILLE.

Je t'en dirai bien d'autres ; écoute :

(N.° 14.) AIR : *Je t'aime tant.*

Anacréon, gentil *Bernard*,
Ovide et *le joyeux Horace*,
Chaulieu, *Bouflers*, *Parny*, *Favard*;
Près de ton portrait prendront place :
Ces peintres de la volupté
Serviront ma tendre folie ;
Puisqu'ils chantèrent la beauté,
Leurs vers sont pour mon Amélie.

AMELIE.

Mais, mon oncle, vous m'étonnez.

SAINVILLE.

Ces jeunes gens, çà croit qu'il n'y a qu'eux de galans. Ecoute encore.

AMELIE, *à part.*

Je crois entendre mon Edouard !...

SAINVILLE.

même air.

Quand *Tibulle* me charmera,
Tes yeux me peindront sa *Lesbie* ;
Et quand *Rousseau* me brûlera,
Ta bouche m'offrira *Julie*.
Quand *Florian* me séduira,
Estelle sera moins jolie ;
Quand *Bernardin* m'attendrira,
Ah ! tu seras ma *Virginie*.

AMELIE, *à part.*

Edouard, Edouard. (*Revenant à elle*) Mon oncle..

SAINVILLE.

Je voudrois qu'ils m'entendissent, ces jeunes gens, qui, lorsque nous sommes vieux, nous donnent des brevets de sottise... Ton petit Edouard, tout le premier... A-propos, l'as-tu vu avant qu'il ne partît; il devoit être bien triste?

AMELIE.

Non, il étoit fort. gai.

SAINVILLE.

Fort gai?

AMELIE.

Il couroit en riant de tout son cœur.

SAINVILLE., *à part*

Il a quelque projet. (*Haut.*) Tu ne doutes pas du motif qui le rend si fou?

AMELIE.

Mon oncle, faut-il vous parler franchement? Je crois qu'il veut vous attrapper.

SAINVILLE, *riant.*

Ah! ah! ah! Tu ne sais pas quelle est la ruse de guerre qu'il va employer?

AMELIE.

Non, mon oncle; mais j'ai quelqu'idée que vous serez pris.

SAINVILLE.

Tu crois?

AMELIE.

Oui, mon oncle, parce que j'en ai bien envie.

SAINVILLE.

Voilà de la naïveté... Tu voudras sans doute attendre le résultat de ce nouveau tour, avant de m'épouser?

AMELIE.

Oui, mon oncle, je vous épouserai... quand je n'aurai plus rien à espérer.

SAINVILLE.

Il faut en convenir, nous ne sommes qu'amans, et nous avons déjà l'air d'époux...

AMELIE.

Qui ne s'aiment pas; oui, mon oncle.

SAINVILLE.

Nous ferons un ménage paisible.

AMELIE.

Nous ne serons pas jaloux.

SAINVILLE.

Friponne ! tout cela changera.

AMELIE

Je le désire bien, mon oncle.

SAINVILLE.

En attendant, viens avec moi faire un tour au sallon.

AMELIE.

Des tableaux ?

SAINVILLE.

Oui.

AMELIE.

Je le veux bien, car j'aime beaucoup la peinture.

SAINVILLE.

Et les peintres ?

AMELIE.

C'est que j'ai bonne idée d'un peintre.

SAINVILLE.

Je le crois bien.

AMELIE.

(N°. 15.) AIR : *J'ai vu par-tout.*

Un peintre doit être bon père,
Bon fils, bon ami, tendre amant ;
Cette qualité nécessaire
Devient l'ame de son talent.
Pour faire dans une figure
Respirer vertus et candeur,
S'il interroge la nature,
Il doit la trouver dans son cœur.

SAINVILLE.

Elle est sensible, ma nièce. Allons au sallon... allons au sallon. (*Germain accourt.*)

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, GERMAIN.

GERMAIN.

N'y allez pas.

SAINVILLE.

Pourquoi ?

GERMAIN.

Ah! mon cher maître. (*A part*) Mentons bien.

SAINVILLE.

Qu'a-t-il donc ?

GERMAIN.

Je viens de soutenir pour vous le plus rude combat à coups de poing...

SAINVILLE.

Pour moi! contre qui ?

GERMAIN.

Contre une foule irrité:.. Vous n'avez pas d'idée du tour qu'Edouard vient de vous jouer.

AMELIE.

Edouard ?

GERMAIN.

Oui, Edouard. Aih!... la tête... les bras, le dos. Je suis roué.

SAINVILLE.

Parle donc. On sait cela.

GERMAIN.

(N.° 16.) AIR *de la contredance de Paris.*

Quelle vengeance! quelle horreur !
Ainsi traiter un homme honnête;
Ah! je me suis pour votre honneur,
En vain immolé de bon cœur,
Comme c'est aujourd'hui fête,
Je cours, je vole au sallon;
Mais dès que j'y mets la tête,
J'entends crier votre nom.
J'interroge, et l'on me répond :
En ces lieux votre maître brille;
Vous y verrez le tour piquant
D'un peintre dont il tient l'argent.

Je vole où le ris pétille ;
Que vois-je ? votre portrait
couvert d'une grosse grille,
Vous laissant voir trait pour trait.
Et bien plus, au bas on lisoit
Ces trois mots : *Prisonnier pour dettes.*
Jugez comme chacun rioit ;
Car chacun vous reconnoissoit.

SAINVILLE.

Le monstre ! La foule s'y portoit ?

GERMAIN.

Oui, mon cher maître.

SAINVILLE.

La foule me reconnoissoit ?

GERMAIN.

Oui, mon cher maître.

SAINVILLE.

La foule rioit aux éclats ?

GERMAIN.

Oui, mon cher maître.

SAINVILLE.

Je cours de ce pas au sallon.

GERMAIN, *à Amélie.*

Empêchez-le. (*A part.*) Tout seroit découvert.

SAINVILLE.

J'y cours.

AMELIE.

Vous allez vous offrir en personne à la risée publique.

GERMAIN.

Mademoiselle dit vrai.

AMELIE.

Vous exposer à de vives querelles...

GERMAIN.

Qui peuvent finir item aux miennes.

SAINVILLE.

Que m'importe ?

AMELIE.

Mon oncle, vous ne sortirez pas.

SAINVILLE, *revenant.*

Le méchant jeune homme.

AMELIE.

Tenez, le parti qui vous reste à prendre est de traiter amicalement avec lui.

SAINVILLE.

Amicalement; non, je ne veux pas le voir.

AMELIE.

Mon cher oncle, voulez-vous laisser plus long-temps ce portrait qui va vous rendre la fable du public?

GERMAIN.

Allons, mon cher maître, laissez-vous aller, faites venir Édouard.

SAINVILLE.

J'étouffe de colère. M'exposer au sallon d'une manière... Qu'on aille chercher Edouard. Il va voir qu'on n'outrage pas un honnête homme impunément. Qu'il vienne.

GERMAIN, *bas à Amélie.*

Il est à deux pas d'ici.

SCENE XII.

SAINVILLE, AMELIE.

AMELIE.

Comme vous voilà courroucé!

SAINVILLE.

Ceci passe la raillerie.

AMELIE.

Avouez pourtant que cette idée de vengeance est comique.

SAINVILLE.

Très-comique.

AMELIE.

Cette grille qui vous laisse appercevoir au travers des barreaux, et cette inscription: *Prisonnier pour dettes*; tout cela est fort plaisant.

SAINVILLE.

Oui, fort plaisant. Pour vous, pour le public; mais pour moi......

AMELIE.

Pour vous aussi...... Vous qui vous connaissez si bien en tour malin, convenez...... Voici Edouard.

SAINVILLE.

Ah !

AMELIE.

Mon petit oncle, ne vous emportez pas.

SAINVILLE.

Je suis tout emporté.

SCÈNE XIII et dernière.

LES PRÉCÉDENS, GERMAIN, EDOUARD.

GERMAIN, *feint de se disputer.*

OUI, c'est affreux.

EDOUARD.

Te tairas-tu ?

GERMAIN.

Faire un pareil tour à mon maître !

EDOUARD.

Te tairas-tu ?

GERMAIN, *à part à Edouard.*

Donnez-moi un soufflet.... (*Haut.*) Je soutiens que ce trait est d'une noirceur....

EDOUARD, *le lui donne.*

Tiens.

GERMAIN.

Ah ! mon Dieu !

SAINVILLE, *s'écrie.*

Jeune homme !...

AMÉLIE.

Vous avez promis, mon oncle....

EDOUARD, *avec gaîté.*

Qu'a donc le cher Sainville contre moi?

SAINVILLE.

Voyez donc cet air tranquille.

EDOUARD.

L'ai-je offensé ?

GERMAIN.

Belle demande.

EDOUARD.

Un simple badinage.

SAINVILLE, *se*

Ah ! vous badinez comme çà.

AMELIE, *le fait rasseoir.*

Mon oncle....

EDOUARD.

C'est une plaisanterie.

SAINVILLE, *en colère.*

Vous appelez cela une plaisanterie ?

EDOUARD.

Très-gaie même.... tout le monde s'en réjouit.

SAINVILLE.

Insolent. (*Il veut se lever.*)

AMELIE, *le rassied.*

Mon petit oncle.

SAINVILLE.

Je n'ai qu'un mot à vous dire, mauvais plaisant ; c'est que si vous n'ôtez pas ce tableau, à l'instant, je vous citerai en justice.

EDOUARD.

La justice rira.

GERMAIN.

Elle n'est pourtant pas gaie la justice ; je m'en souviens.

SAINVILLE, *furieux.*

Ainsi, vous n'ôterez pas ce tableau ?

EDOUARD.

Non. Il n'est pas ressemblant, disiez-vous. Et, d'ailleurs, de quoi vous plaignez-vous ?

(N.° 17.) AIR *de l'Isle des Femmes.*

Près de *le Barbier*, de *Vernet* ;
De *Guérin*, si profond, si sage ;
Près de *Gérard* et d'*Isaber*,
Vous vous plaignez de l'esclavage.
Avec ces peintres de renom,
Qui ne voudrait passer sa vie ?
On ne saurait être en prison
En meilleure compagnie.

GERMAIN.

Il y a bien des gens qui voudraient être prisonniers au Muséum à perpétuité.

SAINVILLE, *repoussant sa nièce.*

Laissez-moi .... je veux.... Jeune homme, c'est sans doute à cause de votre salaire.

EDOUARD.

(N.° 18.) AIR : *On compterait les diamans.*

Le mot de salaire est trop doux;
Cherchez-en de plus dur encore.

SAINVILLE.

Ce mot est assez bon pour vous.

EDOUARD.

Apprenez qu'il me déshonore.
Les arts ne sont point un métier;
Oui faites-en la différence.
Le salaire est pour l'ouvrier;
Pour l'artiste est la récompense.

SAINVILLE, *lui jetant une bourse.*

Voilà votre récompense.

EDOUARD, *avec fierté.*

Germain, votre maître vous jette de l'argent; ramassez-le.

GERMAIN, *ramassant.*

Qu'il a bien fait de le jeter.

AMELIE.

Mon oncle, y pensez-vous? Vous n'y gagnerez rien.

SAINVILLE.

Edouard, réfléchissez donc.

EDOUARD.

Vous ne vous faites pas une idée du singulier effet que produit ce portrait.

SAINVILLE.

Bourreau! voulez-vous cent louis, deux cent louis, je vais vous les donner.

GERMAIN.

Non, non; jetez-les.

EDOURD.

Je ne veux point d'argent.

SAINVILLE.

Eh, que diable voulez-vous donc?

EDOUARD.

Vous ne le devinez pas?

SAINVILLE.

Ah, c'est le portrait de ma nièce? Je vais le chercher.

EDOUARD, *le retenant*

Non.

(N.° 19.) AIR : *Il faut des époux.*

Je porte maintenant mes vœux
Jusqu'au charmant objet que j'aime;
Oui, j'ai besoin, pour être heureux,
De mon Amélie elle-même.
Mon cœur vous parle sans détour,
Dans une occasion si belle :
Un portrait suffit à l'Amour;
A l'Hymen il faut le modele.

SAINVILLE.

L'hymen ! ah ! voilà votre but.

GERMAIN.

C'est un but honnête, l'hymen.

SAINVILLE.

Eh bien, non.

EDOUARD.

Je vais au sallon, voir si mon tableau a le même succès.

SAINVILLE.

Le traître ! il r'ouvre à chaque instant ma blessure.

EDOUARD.

Je vais y ajouter quatre vers.

SAINVILLE.

Quatre vers !

GERMAIN.

Prenez garde, mon cher maître; les vers sont très-mauvais cette année.

EDOUARD.

Ecoutez.

SAINVILLE.

Oh ! j'enrage !

EDOUARD.

Il est amoureux au retour,
Cet homme que son peintre arrête;
Comme aux arts, jamais à l'amour,
Il ne pourra payer sa dette.

AMELIE.

Edouard, vous ne mettrez pas cela.

EDOUARD.

J'y vais à l'instant. (*Il feint de sortir.*)

SAINVILLE.

Ah ! que faire ? . . . Edouard, comment, rien ne pourra vous fléchir ? il vous faut. . . .

EDOUARD.

La main de ma belle Amélie. (*Il fait signe à part à Germain d'aller chercher le portrait.*)

SAINVILLE.

Oh ! . . .

AMELIE.

Mon pétit oncle. . . .

GERMAIN.

Mon grand maître, il ne lui faut que cela . . la main de votre nièce . . . . Voici le portrait. (*Il le montre.*)

SAINVILLE.

Quoi !

GERMAIN.

Il était dans votre antichambre.

EDOUARD.

Il n'a pas été mis au sallon.

SAINVILLE, *avec joie.*

Se pourrait-il ?

EDOUARD.

Je vous le jure.

SAINVILLE.

Ah ! voici ma nièce. Viens que je t'embrasse, le brave jeune homme ! il se venge sans faire du mal.

GERMAIN.

Ces vengeances-là ne sont pas communes aujourd'hui.

AMELIE.

Edouard, je vous en aime bien davantage.

SAINVILLE.

Et moi, je le regarde comme mon fils. Tiens, j'en conviens à présent, le tour que tu m'as joué, est si joli, si délicat, que je ne me repens pas d'en avoir été dupe . . . Mais à propos, menteur de Germain, et ce récit ? . . .

GERMAIN.

Mon cher maître, qui pardonne au plus grand coupable, pardonne à ses complices.

SAINVILLE.

Allons, me voilà revenu d'une belle frayeur, et j'en reviens gaiement.

EDOUARD.

Mais, ressouvenez-vous qu'on ne doit pas refuser à un artiste le prix de ses talens.

AMELIE.

Oh ! mon petit oncle, n'oubliez jamais le Prisonnier pour dettes.

VAUDEVILLE.

(N.° 20.) AIR *nouveau de Piccini.*

SAINVILLE.

Quoique j'abhorre la prison,
Si quelqu'un, avec jeune fille,
M'enfermait par punition,
Je crois que j'aimerais la grille.
Maris, qui de vous se plaindrait,
Quand votre épouse guillerette,
Sans nulle remise, vous fait
Son prisonnier pour dette.

EDOUARD.

Au joli Théâtre italien,
Grace à des auteurs de mérite,
On vit paraître, en moins de rien,
Des prisonniêrs que chacun cite.
Ceux-là, nos Français, bons geoliers,
Les garderont dans leur retraite,
Quoiqu'au bon goût ces prisonniers
Acquittent bien leur dette.

GERMAIN.

On se vole publiquement
Dans le commerce littéraire,
Et bien des gens, effrontément,
Prennent les vers de leur confrère.
Qu'on arrête tous ces fripons,
Pour qu'ils rendent sans qu'on leur prête;
Ils seront toujours, j'en réponds,
Des prisonniers pour dette.

AMELIE.

L'auteur sous votre garde a mis
Ce prisonnier qui l'intéresse,
Et vous avez, en bons amis,
Pour lui, partagé sa faiblesse.
Il vous rend grace pour ce soir ;
Mais, en gardiens humains, honnêtes,
De tems en tems revenez voir
Le Prisonnier pour dettes.

FIN.

